Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 45

Artikel: On prédzo onco bon
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188923

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un coup d'œil en arrière

à propos de la toilette des dames.

IV

Nous avons parlé de la coiffure des dames romaines, mais nous n'avons encore rien dit de la robe, l'une des parties importantes de la toilette. Il y avait à leur service tout un bataillon de femmes de chambre, divisées par groupes qui, à certain signal, se succédaient auprès de leurs maîtresses. Mais il fallait être exact ; la patience n'était guère la vertu dominante de ces dames. Aussi les entendait-on souvent s'écrier d'un ton d'autorité : « J'ai déjà fait claquer mes doigts et personne n'est venu ! »

Il faut dire ici que la sonnette n'était pas en usage pour appeler, mais qu'on frappait dans ses mains ou qu'on faisait claquer ses doigts, comme cela se pratique encore aujourd'hui en Orient.

Les robes étaient serrées dans de belles armoires d'ébène ou de bois de senteur, ce qui a fait dire à Sénèque, en parlant des coquettes de son temps, qu'elles semblaient sortir de leurs buffets.

La toilette de caractère était la longue tunique blanche, qui datait des premières années de la république et en avait, en quelque sorte, conservé l'austérité. Fixé au corps par une ceinture, ce vêtement retombait majestueusement jusqu'à terre, enveloppant toute la personne dans ses nombreuses draperies. Une femme de mœurs légères n'eût point osé porter cette tunique ; c'était une toilette trop respectée, trop sérieuse. Les femmes un peu petites l'affectionnaient tout particulièrement, car, tombant très bas, traînant souvent comme une robe à queue, la tunique avantageait la taille.

Les jeunes filles portaient une espèce de toge à forme carrée, ou une tunique à ramage, semée de pourpre et d'or. A ce vêtement s'ajoutait un pardessus; tantôt c'était le *peplum*, véritable châle, croisant par devant et s'attachant par un camée, tantôt le *pallium*, dont la forme rappelait un peu celle de nos paletots.

Nous ne pouvons citer tous les genres de robes de cette époque ; mais nous dirons en passant que plusieurs dames avaient une préférence marquée pour la robe appelée *pluma*, à cause de la grande légèreté de son tissu ; c'était la robe qui laissait le mieux apprécier la jambe bien faite.

Le *cothurne*, chaussure aux gracieux enlacements, constituait aussi une vraie réclame en faveur de la jambe bien tournée.

Les dames romaines aimaient passionnément les bijoux ; cela allait si loin qu'on cite des brasselets façonnés en serpent d'or massif, qui pesaient 8 et 10 livres.

Les femmes poussaient l'étrangeté du luxe jusqu'à porter des bagues aux orteils. Elles s'attachaient jusqu'à trois et quatre grosses perles à la même oreille ; quelques-unes même s'amusaient à orner de boucles d'oreille les poissons de leurs viviers, pour le seul plaisir de les voir nager dans cet accoutrement en faisant miroiter ces bijoux dans l'eau !

Avouez, messieurs, que nos dames d'aujourd'hui sont encore bien modestes.

Déception.

Une demoiselle allemande, fort riche, mais dont la beauté laissait à désirer, voyait les ans s'amasser sur sa tête. Imitant les Américaines, elle fit insérer dans divers journaux l'intention qu'elle avait de se marier. Plusieurs prétendants se présentèrent. Une correspondance qui dura un mois s'établit avec l'un d'eux ; d'un commun accord un rendez-vous fut donné dans une station de chemin de fer.

Afin d'éviter tout quiproquo, la dame adresse une dernière lettre au prétendant, ainsi conçue : « Monsieur, je vous remets ici un petit échantillon de la robe que je porterai, cela afin qu'il n'y ait pas d'hésitation de votre part. »

L'heureux jour arrivé, Madame prend place dans un coupé ; la locomotive s'arrête, et la future épouse descend remplie d'une bien légitime émotion. Elle se promène une heure, deux heures ; personne ne s'approche. Elle consulte la correspondance et constate que c'est bien le jour, l'heure, la ville du rendez-vous. Enfin, après un demi-jour d'attente, un siècle pour elle, elle remonte en wagon les yeux pleins de larmes.

Qui peut donc avoir empêché son futur d'arriver ?

Cependant, toujours inconsolable, elle ne savait quelle décision prendre, lorsque, deux jours après, elle reçoit une lettre dont elle reconnaît l'écriture. Oh bonheur ! Elle déchire fiévreusement l'enveloppe et trouve un billet contenant ces mots :

« Mademoiselle, votre petit échantillon m'a beaucoup plu, mais... pas la pièce. »

L'infortunée en est tombée malade.

On prédzo onco bon.

Tot pâo resservi dein stu mondo ! Quand lè dzeins sont dégottâ d'oquiè et que lo mettont âo rebut, y'ein a dâi z'autro qu'ein font lâo bûro, tot coumeint on tsin que sè reletsè lè pottès avoué on où iô on a dza tot rondzi. Quand lè monsus ont dâi z'haillons que ne sont pequa à la mouda, lè baillont à lâo domestiquo, qu'ein font lâo ballès demeindzès, et quand clliâo vôlets lè z'ont prâo portâ, cein ressai onco po lâo petits frârès, aprés que la tailleusa a recosu cauquiès botons, repétassi cauquiès pertes et fé onna pince, aprés quiet cein est onco gros bon po lo patâi.

Eh bin ! l'est dè tot dinsè, tant quiè mémameint âi prédzo dâi menistrès ; kâ vo sédè que lè menistrès dussont recordâ po bin prédzi et que l'écrisont lâo prédzo po lè poâi repassâ. Ora, clliâo qu'ont bouna téta et que lè pâovont débliottâ sein quequelhi, lè recitont coumeint ne recitâvi lo catsimo dein lo bon vîlhio teimps, tandi que clliâo que sont du po appreindrè, preignont lâo paletta avoué leu et lè liaisont du su la chére, que cein vaut oncora mî què dè barbottâ et dè crotsi, s'on n'est pas bin su.

Ora, y'avâi dein lo teimps, et petétrè que l'est adé dinsè oreindrâi, dâi menistrès qu'aviont duè tétses dè prédzo : onna tétse po lè coumenïons, tsallanda, lo bounan, la dama, pâquiè et lo djonno, et on autra tétse po lè z'autrès demeindzés, et quand dévessont prédzi, pregniont per dézo la tétse lo déçando po sè recordâ on bocon, et remettiont dessus apres lo prédzo, que cein fasâi on espéce dè calendrier perpé-

tuet. Mâ se cein poivè allâ dinsè sein rafraitsi la tétse, tandi on part d'ans, à la fin dâo compto faillâi tot parâi férè atteinchon po ne pas eimbétâ son mondo. L'est bin cein qu'avâi comprâi lo brâvo vîhlio menistrè dè Goumœins-la-vela, que prédsivé assebin à Penthérïaz ; mâ dè çosse y'a dza grantenet, kâ lâiétâi dza dâo teimps dâi batz.

Onna demeindze lo tantou, que lo régent dè Penthérïaz s'ein va férè la priyîre, ye trâovè su la chére lo prédzo dâo matin, que lo menistrè lâi avâi âoblia. Ora, mè pinso que cé prédzo avâi dza soveint étâ débitâ et que lo pourro menistrè renasquâvé tot parâi dè le mettrè âo rebut, kâ l'avâi écrit âo bas : cî prîdzo ne vaut perein po Goumœins, mâ l'est onco bon trâi âo quatro iadzo po Penthérïaz !

Eh bin, çosse no montrè coumeint quiet clliâo dè Goumœins sont pe molési què clliâo dè Penthérïaz.

L'OUBLIEUX

II

Comme Ammonic allait répondre, quelqu'un heurta au battant.

— Passeur! cria une voix joyeuse au dehors, passeur, dors-tu déjà?... Je voudrais passer à Anglesey.

Ammonic s'était dressée comme en sursaut.

— C'est la voix de Bryen! dit-elle.

Et jetant là aiguilles et tricot, elle courut à la porte, l'ouvrit devant un jeune homme en costume d'enseigne de vaisseau et dit :

— Entrez, master Bryen.

— Ah! la belle Ammonic! bonsoir!... Comment vas-tu, mignonne? demanda le nouveau venu qui, sans autre permission, embrassa la jeune fille sur les deux joues. Et toi, père Colas?... Pas de vieilles douleurs, ce soir, hé! mon brave?...

— Pas encore, master Bryen. Mais tout le monde va bien chez le sire O'Moor?

— Je le suppose, mais je n'en puis rien dire de positif, puisque j'arrive après une absence de deux ans sur mer.

Et se tournant vers Ammonic :

— Et te voilà!... Laisse que je te regarde... tu n'as pas peur de moi, je pense... Foi de Bryen O'Moor, voici bien la plus belle fille que de ma vie j'aie vue!... Qui reconnaîtrait la petite qui courait avec mon frère et moi sur les grèves d'Anglesey? Te rappelles-tu, Ammonic?... Ah! c'était le bon temps, cela! et nous avions beau avoir les pieds nus, nous n'en étions pas moins les plus heureux enfants du monde!

— C'était le bon temps, c'est vrai! dit Ammonic avec un soupir.

Colas Croc était debout déjà ; il s'était enveloppé de son caban et prenait sur son bras sa capote de toile cirée. Il allait décrocher sa lanterne derrière la porte, mais Ammonic l'avait prévenu et allumait la mèche huilée à la chandelle. Il la lui prit des mains.

— En route, master Bryen! dit-il.

— Au revoir, Ammonic... commença le jeune homme.

Mais il vit qu'elle avait jeté sur ses épaules une ample limousine de grosse toile doublée de laine.

— Tu viens donc aussi? demanda-t-il.

— Oui... je veux causer... répondit la jeune fille en souriant.

— Elle ferma la porte au cadenas, prit la lanterne aux mains de son père et marcha la première dans le sentier descendant à la grève, éclairant chaque degré de cette espèce d'escalier inégal formé par les rocs entassés sur le roc depuis des siècles.

Le vent soufflant du large s'engouffrait aux plis des vêtements de nos trois voyageurs nocturnes, mais le brouillard commençait à se dissiper, balayé par les rafales. Çà et là on apercevait maintenant quelques étoiles trouant le ciel sombre et par intervalles brillait au loin, sur la mer, la lueur de quelque phare tournant.

Bryen tendit la main vers ce point lumineux.

— Anglesey! dit-il tout joyeux.

Quand la barque fut mise à l'eau et commença d'avancer malgré les vagues qui la frappaient par le travers et s'écrasaient sur ses bords, Ammonic alluma les feux de l'avant et de l'arrière, afin d'éviter les mauvaises rencontres, puis s'assit au milieu, près de Bryen O'Moor. Elle brûlait du désir de l'interroger, de savoir ce qu'il était devenu pendant ces deux ans, mais elle n'osait, l'absence l'ayant déshabituée du franc-parler de son enfance, côte à côte avec les deux frères. Colas, lui, ne disait rien, tout entier à la manœuvre. Ce fut Bryen qui parla le premier.

— Enfin! dit-il, dominant de sa voix mâle et joyeuse le bruit des vagues et du vent, je vais donc revoir et mon île, et la maison de mon père, et mon frère Athol, et tous ceux que j'aime et qui m'aiment! Plus de guerre, plus de combats, au moins pour un temps. Je reviens pour les fiançailles. Tu sais sans doute, Ammonic, qu'Athol se marie.

— Je l'ignorais... dit Ammonic toute surprise. Etait-ce donc un secret pour que personne n'en ait rien su?

— Un secret?... Je ne le pense pas, mignonne, puisque je suis convié aux fiançailles, puis aux noces.

— Et qui donc Athol... pardon!... Qui master Athol épouse-t-il?

— Ne te reprends pas, ma chère, et dis Athol comme tu diras Bryen toute ta vie, n'est-ce pas?

Les yeux d'Ammonic brillèrent.

— Je dirai comme vous voudrez... répondit-elle. Mais le nom de la fiancée d'Athol O'Moor, s'il vous plaît?...

— Ma foi! je ne le sais pas plus que toi. Je vais aux noces, voilà tout.

Il y eut un moment de silence.

— Attention! dit le passeur. Voilà une maîtresse vague qui vient droit sur nous et qui va nous tremper jusqu'aux moelles. Serrons nos capotes, enfants!

La vague arriva furieuse, échevelée, et croula sur la barque avec un bruit de tonnerre. Nos trois passagers en furent comme suffoqués et Bryen se secoua comme un caniche.

— Bon! dit-il quand il put reprendre son souffle, c'est le baptême! Nous autres, marins, nous connaissons cela. C'est égal, je ferai bien de marcher bon train en débarquant, pour ne point attraper de rhume. Es-tu mouillée, mignonne?

— Non, dit-elle, ma limousine vaut mieux que votre capote, Bryen.

Elle reprenait, sans s'en apercevoir peut-être, sa douce habitude d'enfance.

— Ainsi, dit Colas Croc, master Athol se marie! Quelque jour, ce sera votre tour de mener à l'autel une gentille épousée, hé! master Bryen?

— Ah! peut-être! peut-être!... dit rêveusement le jeune homme. Ah! certes, si celle que j'aime m'est demeurée fidèle...

Ammonic se leva brusquement et s'en alla regarder la lumière de l'avant. Quand elle reprit sa place, Bryen continua tranquillement :

— Si Mona m'aime toujours comme je l'aime, il y aura avant peu une deuxième noce sous notre vieux toit.

— Mona?... C'est Mona O'Monaghan, n'est-ce pas?... dit Ammonic d'une voix toute changée.

— C'est-elle, oui, répondit Bryen.